

Pierre Creton et ses films en circuit court

Un coffret réunit les courts, moyens et longs-métrages réalisés entre 1988 et 2020 par le cinéaste paysan

DVD

On le sait peu, mais il s'élabore dans un petit coin de France une œuvre sans nulle autre pareille, fondue dans les travaux et les jours d'un terrien qui se trouve être cinéaste, mais aussi et avant tout paysan. Depuis près de trente ans, Pierre Creton, né en 1966, vit, travaille et tourne des films dans le pays de Caux, en Normandie, sans jamais que ses tâches agricoles d'ouvrier et cultivateur ne s'opposent à la pratique d'un cinéma « fait maison », fabriqué au jour le jour, au gré des saisons.

Loin de Paris et du cinéma officiel, l'homme n'a pourtant rien du créateur solitaire ni de l'ermite calfeutré, mais pratique un cinéma décentralisé, auprès d'amis (la documentariste Ariane Doublet, le sculpteur Vincent Barré, la philosophe Mathilde Girard, le réalisateur Pierre Trividic), une petite coopérative informelle et locale où chacun contribue à sa façon aux films des autres.

Faits avec les moyens précaires mais une rare exigence artistique, proches de la nature, imbriqués dans la vie, les films de Creton tracent un territoire de sensibilité inédit. Trois livres-DVD édités par La Traverse en offrent un tour d'horizon, réunissant une vingtaine de courts, moyens et longs-métrages réalisés entre 1988 et 2020, mais aussi, au fil des pages, une collection de photographies, collages et dessins.

Ce joyeux refus de la spécialisation, du partage traditionnel entre travaux manuels et œuvres de l'esprit, est aussi celui des films de Creton, qui, ni fictions ni documentaires, se jouent des catégories établies. Ils se situent plus volontiers dans la zone flottante de l'essai, puisant autant à la réalité environnante qu'aux fantasmes, mêlant observation et divagation. Beaucoup d'entre eux sont consacrés à des proches, amis, voisins ou gens de passage.

Dès *Le Vicinal* (1994), Creton filme, dans son propre jardin,

Pierre Creton dans son film « Le Voyage à Vézelay » (2005).

PIERRE CRETON



l'apiculteur Marcel Pilate installer les ruches qu'il lui avait commandées. La caméra s'attache à sa gestuelle précise et mystérieuse, maniant l'enfumoire et les cadres avec dextérité. Ce qui se joue ici, c'est un rapport avec la masse vibrionnante des abeilles, entre lesquelles se faufilent habilement les mains expertes, comme une sorte d'échange secret.

Dans *La Vie après la mort* (2002), il dresse le portrait post-mortem d'un fermier de Bénouville (Calvados), le jovial Jean Lambert, lecteur de Cioran et amateur de javas en 45-tours. Lors d'une scène magnifique où Creton lui coupe les cheveux, c'est encore le geste qui dit l'amitié et tout ce qu'elle contient de tendresse tacite: les mains du jeune courant sur la toison de l'ancien comme une caresse.

La beauté du cinéma de Creton tient beaucoup à son envergure

humaine, sa poésie en prise directe avec les choses. Ses films sont faits de proximité, se déploient en circuit court, arpentent un périmètre plus ou moins étendu autour de sa maison. Ils se combinent librement, au gré des « choses vues », comme autant de notes déposées sur un carnet.

L'Heure du berger (2008), l'un de ses plus beaux films, est ainsi fait d'instantanés disparates, composant une sorte d'étude sur les façons d'habiter une maison et d'être habitée en retour par elle. Aux heures perdues, aux pensées qui s'envolent, aux souvenirs des absents, répondent comme autant d'échos les présences parallèles des animaux, comme dans ce plan fascinant où, à l'angle d'un mur, une araignée capture une mouche dans ses fils.

Au-dehors, la ruralité selon Creton se décline comme un motif

La beauté de son cinéma tient beaucoup à son envergure humaine, sa poésie en prise directe avec les choses

plastique. *L'avenir le dira* (2020), qui décrit patiemment la récolte du lin, s'attache ainsi aux allées et venues de cette drôle de machine agricole qu'est l'arracheuse. Ici, le cinéaste fait œuvre de peintre, cherchant les lignes, les couleurs, captant les lumières et les nuées qui entourent cette activité – le tout sous-tendu par les inquié-

des de l'agriculteur filmé sur l'évolution du climat. *La Cabane de Dieu* (2012-2020) se penche à son tour sur la chasse et tresse une rêverie autour d'un pavillon prévu à cet effet, isolé dans les bois, visité par toutes sortes de présences nocturnes inquiétantes. Dans les films de Creton, le réel et l'imaginaire ne s'excluent pas, ni plus la prose et la poésie, mais se lovent mêlés dans la même matière quotidienne et autobiographique.

Paysages intérieurs

On aurait trop tôt fait d'en conclure à un cinéaste cultivant son propre jardin, son petit quant-à-soi, dans l'ignorance du monde et de la multitude. Le cinéma de Pierre Creton ne verse jamais dans cet écueil. Bien qu'ancré dans son territoire normand, il ne cesse d'ouvrir des paysages intérieurs: par l'usage introspec-

tif de la voix off, le compagnonnage de la littérature (sont convoqués pêle-mêle Colette, Alexandre Kojève, Georges Bataille, Samuel Beckett, Cesare Pavese, etc.), ses soudaines bouffées oniriques ou fantasmagiques, sa passion pour les visages, son rythme méditatif.

De plus, ce cinéma-là ne manque jamais de se jeter sur les sentiers, d'accueillir toutes sortes de rencontres ou de hasards. Dans *Le Voyage à Vézelay* (2005), Creton part de la mort de son père, en 2002 pendant le Tour de France, pour faire le trajet de sa tombe jusqu'à celle de Georges Bataille, dans une sorte de dérive généalogique parsemée de figures étonnantes (un prêtre, une hôtelière jouée par Françoise Lebrun).

Le splendide *Sur la voie critique* (2013-2017) dépeint le périple à pied de deux jeunes gens sacs au dos, Pierre et Yacine, l'un venu de la campagne, l'autre de la banlieue parisienne (territoires de la France stigmatisée), qui se rencontrent à mi-chemin dans les jardins de Giverny, sous les auspices de Claude Monet. Ici, le village, la localité, n'a rien d'un camp retranché: c'est, au contraire, l'autre versant du monde, le lieu tout indiqué pour recevoir des échos ou des nouvelles de celui-ci.

A l'heure où l'on s'inquiète de la trace carbone déposée par le cinéma dominant, celui des grosses productions dépensières et gâcheuses, il se pourrait bien que l'œuvre de Pierre Creton renferme une solution, celle portée depuis longtemps par les cinémas dits « différents »: modeste en coût, riche en pensée, pétrie de beauté, faite main. Ses films sont les *Géorgiques* du cinéma contemporain. Et l'art qu'il incarne est le plus exigeant et précieux de tous: un art de vivre. ■

MATHIEU MACHERET

Vingt films français de Pierre Creton et Vincent Barré réunis en trois livres-DVD (Habiter, Sur la voie, N'avons-nous pas toujours été bienveillants ?), La Traverse, 25 euros l'unité.

Reims, nouveau berceau du polar, en 2022

Le Festival international du film policier s'y installera, après une édition 2021 en ligne

CINÉMA

Après sa séparation annoncée, en janvier, avec la ville de Beune (Côte-d'Or), qui l'accueillait depuis douze ans, le Festival international du film policier n'a pas mis longtemps à se trouver un autre partenaire et un nouveau berceau.

L'annonce est désormais officielle: c'est à Reims, dans la Marne, que se tiendra, en 2022, la prochaine édition de ce rendez-vous annuel. Celle de 2021, en raison de la pandémie de Covid-19, devant se satisfaire d'une version en ligne que l'on pourra suivre du 26 au 30 mai. Au programme: vingt longs-métrages en provenance de plus d'une douzaine de pays (France, Italie, Danemark, Allemagne, Corée du Sud, Iran, Roumanie, Bulgarie, Etats-Unis...) dont neuf seront en compétition, auxquels il faut ajouter cinq films qui, eux, concourront dans la section « Sang neuf » qui privilégie de nouvelles écritures.

Quand elle a su que les organisateurs du festival cherchaient une nouvelle ville d'accueil, la municipalité de Reims n'a pas hésité à faire son appel d'offres. « Nous avons tout de suite saisi l'opportunité », souligne le maire LR de la ville, Arnaud Robinet. *Un festival de cinéma d'envergure internationale dans notre ville renforce*

notre politique dans ce domaine. En effet, outre l'Opéra, situé en plein centre-ville [multiplexe de onze salles dont cinq classées Art & Essai, ouvert en 2019], nous possédons depuis trois ans des studios de cinéma. D'autre part, nous entretenons depuis longtemps un lien fort avec le polar, à travers de nombreux événements littéraires dont notre festival Interpol/Art. Nous engageons sur ce festival, après l'année de souffrance qu'a connue le cinéma, représente donc pour nous un vrai symbole. »

Formes moins traditionnelles

Il en va ainsi des déménagements: en changeant une nouvelle fois de lieu, le festival ajoute un troisième acte à son histoire. Celle-ci a commencé en 1982 à Cognac (Charente) – son lieu de résidence jusqu'à 2007 –, et s'est poursuivie à Beune de 2009 à 2019. Mais un litige opposant la ville bourguignonne et les organisateurs de la manifestation avait entraîné l'annulation de l'édition 2020, qui devait se tenir en ligne, et a fini par séparer définitivement les deux parties.

« La formule s'est essoufflée. Ce festival avait une dizaine d'années, et ces derniers temps, il n'avait plus de rayonnement et les têtes d'affiche du départ », avait alors déclaré, sur France 3, Charlotte Fougère, adjointe à la culture de Beune.

De son côté, Bruno Barde, le directeur du festival, estime qu'après des années d'entente, un fossé s'était creusé. « Eux et nous n'étions plus sur la même longueur d'onde. Beune semblait montrer de moins en moins d'intérêt à la programmation au profit des invités qui seraient présents. On nous demandait des vedettes. Mais encore faut-il s'entendre sur les vedettes. Quand je dis que sont venus Brian De Palma, David Lynch, David Cronenberg, Park Chan-wook... mais également, dans un registre plus populaire, Jean Dujardin, Johnny Hallyday, Mireille Darc... j'estime que nous n'avons pas à rougir. Toute démarche ou discours qui tend à confondre la notoriété et le talent me rend dingue. Nous, on raconte une histoire de cinéma. Si la ville adhère, c'est bon. Si elle cherche à faire de l'animation de quartier, ce n'est pas la peine. »

De fait, le Festival international du film policier a su raconter son histoire en n'ayant de cesse, dès sa création, de découvrir et de mettre en lumière les meilleures réalisations du genre. Mais aussi en évoluant et en ouvrant sa sélection à des formes moins traditionnelles du genre, comme en témoignent ses palmarès successifs qui ont récompensé des cinéastes tels que le Belge Michaël R. Roskam (*Bullhead*, 2011), l'Espa-

gnol Alberto Rodriguez (*La isla mínima*, 2015), le Français Arthur Harari (*Diamant noir*, 2016). Et couronné du Grand Prix, pour n'en citer que quelques-uns: *Face à la nuit*, de Wi-ding Ho (2019); *Une pluie sans fin*, de Dong Yue (2018); *Le Caire confidentiel*, de Tarik Saleh (2017); *Margin Call*, de J.C. Chandor (2012); *Dans ses yeux*, de Juan José Campanella (2010).

Après sa 38^e édition, plus réduite cette année à cause de sa version en ligne, le Festival international du film policier reprendra donc en 2022 sa vitesse de croisière, avec une quarantaine de films (présentés durant cinq jours) et une nouvelle section appelée « Séries noires ». « Chaque ville apporte son influence sur un festival, une couleur propre, explique Bruno Barde. Et sur chacune d'elles, on innove. A Reims, où nous ouvrirons aux séries et où nous créerons aussi une section « Culte », j'ai vu à quoi il allait ressembler car tout va pouvoir s'organiser autour du multiplexe du centre-ville, les projections, les rencontres, les discussions en terrasses. » Il ne reste plus qu'un an à attendre avant que cette fiction ne rejoigne la réalité et que le polar retrouve ses aises. ■

VÉRONIQUE CAUHAPÉ

Festival international du film policier à suivre du 26 au 30 mai sur Online.festivalfilmpolier.com



NAPOLÉON

Un hors-série du « Monde »
100 pages - 8,90 €
Chez votre marchand de journaux
et sur lemond.fr/boutique